

En dehors des danses animalières religieuses ou magico-religieuses qui correspondent à des rites, on retrouve des danses dont le caractère sacré a disparu, et n'évoquant plus que l'idée d'un ballet.

Certaines tribus de l'Afrique, les indigènes de la Côte d'Ivoire, par exemple, offrent cette particularité.

Quelques villages de la région d'Odienné connaissent un ballet appelé le ballet des animaux, d'un caractère spécial, où des scènes dialoguées s'intercalent entre les danses.

Un chœur prend part à l'action, soit en mimant des scènes de chasse, lorsque les acteurs interprètent des rôles d'animaux, soit en chantant les exploits des chasseurs.

Ces représentations, qui ont lieu généralement le soir à la lueur des bûchers, nécessitent un grand nombre d'acteurs; le héros, sa femme, un chasseur, un génie et des figurants déguisés en animaux divers (antilopes, sangliers, porc-épics, petits singes, chiens sauvages, etc.).

Bien que les acteurs suivent une affabulation, leur



Mascarade dans les villages de la Bulgarie du Sud.
(Collection A. I. D.)

imagination ou leurs caprices interviennent, pour beaucoup, et souvent, au cours des scènes, des chants et des danses...

MAX FAUCONNET.

LES DANSES RELIGIEUSES

EN ESPAGNE

Au nord de l'Espagne, à 80 kilomètres de Salamanque, s'élève un énorme rocher, — *Pegna de Francia*, le Rocher de France. — A son sommet, en 1434, un Français, Siméon Vela, a érigé un sanctuaire, consacré à Notre-Dame de France.

En septembre 1934, le cinquantième centenaire de ce sanctuaire fut célébré par de grandes cérémonies en l'honneur de la Vierge, en présence de 15.000 pèlerins. Un groupe de journalistes français assista à ces manifestations solennelles.

A la cime du rocher, en plein air, l'office divin fut accompli au pied de la statue de Notre-Dame. Ensuite, devant les prêtres en chasubles et dalmatiques, en présence de vingt dominicains desservants, s'est déroulé un extraordinaire spectacle de danses, au milieu des acclamations des fidèles en l'honneur de la Madone.

Les jeunes gens, venus de la Alberca, et des jeunes filles de Monsagra, y prirent part avec ferveur.

— Peut-être y a-t-il un peu de vanité, fit observer un prêtre aux étrangers, mais les mouvements et les chants sont décents et respectueux. Cette allégresse religieuse est inspirée par l'espoir d'obtenir la bienveillance de la Sainte-Vierge.

Les danseurs portent des vêtements de couleurs éclatantes, avec une grande abondance de bijoux et de pierres précieuses. Pendant plus de deux heures, les danses se poursuivirent, dans les flots de rubans, les mouvements des bâtons, l'agitation des tambourins et des castagnettes. Des enfants, des adultes, des vieillards, des vieilles femmes, en costumes écarlates, formant cortège autour de la Madone — c'était un spectacle merveilleux et inoubliable...

Il évoquait, dans la mémoire, d'autres danses sacrées : le roi David dansant devant l'Arche d'Alliance; les prêtres de l'Abyssinie chrétienne, convertie dès le premier siècle de notre ère par l'apôtre saint Thomas — ces prêtres exécutant des danses sacrées pendant les cérémonies religieuses...

AU MEXIQUE

Ce que fut au juste San Juan Parangaricutiro, il n'est pas facile de le savoir, mais c'est un saint puissant puisque, après la Madone de Guadalupe, c'est lui qui attire le plus grand nombre de fidèles dans l'État de Michoacan, situé à l'ouest de Mexico, entre cette capitale et l'océan Pacifique.

M. Luigi Barzini junior, correspondant du *Corriere*

della Sera, a assisté l'an dernier aux fêtes données en l'honneur de ce saint, dans le sanctuaire qui lui est consacré.

Il dépeint la procession étrangement silencieuse des pèlerins arrivant à l'église entre deux rangées de mendiants masqués, figés dans des attitudes qu'ils ont prises dès l'aube, et dont ils ne se départiront plus jusqu'à la fin du cortège.

« Parmi ces pèlerins, des femmes se traînent sur des genoux ensanglantés et montrent un visage bouleversé, couvert de larmes; de jeunes garçons, en haillons, vont pieds nus dans la boue. Personne ne chante, personne ne rit, personne ne parle. C'est une foule sans joie, fermée, impénétrable, trahissant une immense douleur que nous ne pouvons pas comprendre, mais dont nous nous sentons pénétrés...

« Les accès du sanctuaire sont encombrés. Des marchands sont blottis dans tous les coins, étalant devant eux des objets de piété ou des fruits ou des sucreries. La façade de l'église est en partie ruinée : l'un des campaniles s'est écroulé, les pierres restent entassées là, on ne sait depuis combien d'années.

« Un bruit s'élève, comme un murmure lointain qui agite la foule.

« — C'est la danse... la danse dans l'église.

« Les fidèles, à l'intérieur de l'édifice, serrés les uns contre les autres, ont les yeux fixés sur la statue du saint. Ils sont tous absorbés dans cette contemplation intense. Un cierge allumé à la main, ils se mettent à danser : c'est une danse très simple, ils sautent sur un pied, puis sur l'autre, comme les soldats, quand ils ont froid... Sans trêve, avec les yeux perdus dans un rêve. L'atmosphère est rendue irrespirable par les relents de cette humanité qui s'agite, les flammes des cierges jettent des lueurs sur les visages extasiés : c'est une vision de cauchemar. Soudain, une femme pousse un hurlement qui fait frémir, une plainte de bête blessée, un cri sauvage d'extase. Aucun ne se détourne pour la regarder : ils continuent à sauter sur un pied, puis sur l'autre, les genoux fléchis. Voici un homme anéanti de fatigue (il y en a qui dansent ainsi depuis deux ou trois jours) qui tombe à terre, ivre de la répétition magique de ce même geste, et ne bouge plus. Aux portes, de nouveaux venus s'empressent et luttent pour entrer, afin de prendre part à la danse merveilleuse qui fait tout oublier.

« Ce peuple retrouve les rites et l'âme de ses ancêtres. Sa religion d'aujourd'hui, qu'il défend dans ses églises contre l'anticléricalisme de son gouvernement, ressemble étrangement à celle qu'il avait autrefois, lorsque Cortès débarqua à Vera Cruz.

« Il ne retrouve pas les noms des divinités de ses aïeux aztèques, parce qu'il n'a pas de livres et ne sait rien de son histoire. Mais il fixe l'image d'un Christ représenté d'une manière bien surprenante pour nous, avec un visage de bois rouge, une perruque de vrais cheveux, des yeux de verre, un flanc ouvert, ensanglanté, des genoux salis par la boue du chemin : c'est moins la figure du Dieu qu'un cadavre qui vient de sortir du sépulcre, où il est resté trois jours.

« La danse continue, bestiale, absurde, hallucinante.

La foule des fidèles qui danse dans l'acre poussière du vieux sanctuaire est répugnante. Et pourtant, dans l'extase de ce geste répété devant le vieux saint de plâtre colorié, il y a l'un des plus grands secrets de l'âme humaine... Ainsi naquirent les arts. »



Amalie Taglioni, mère de Maria.
(Collection A. I. D.)

DOCUMENTS

ACTE DE BAPTÊME DE MARIA TAGLIONI

D'après la déclaration portée au registre des baptêmes de l'Église de Jérusalem (Ferusalems-Kirche), le danseur soliste royal Nicolaus-Paulus Taglioni, habitant à Berlin, Kronenstrasse 68, a eu de son épouse Louise, Friederike, Henriette, Amélie, née Galster, le 27 octobre 1830, une fille qui, le 14 février 1831, a été baptisée et a reçu les noms :

Maria, Sophia, Augusta (1).

Ont été témoins :

*Madame Hoshauer,
Monsieur le Conseiller judiciaire Ludolph,
Monsieur Taglioni, maître de ballet à Paris.*

Certifié digne de foi et dûment attesté.

Berlin, le 13 octobre 1933.

Signé : Dr. HORN.

*Curé de l'Église de Jérusalem et de
la Nouvelle-Église.*

Sceau de l'Église de Jérusalem
et de la Nouvelle-Église.

Références : Pour 1831, Page 179, n° 83.

(1) Maria-Sophia-Augusta était la nièce de Marie Taglioni, fille, elle-même, de Philippe Taglioni, et sœur de Paul.